

BLISS, Michael, *A Living Profit: Studies in the Social History of Canadian Business, 1883-1911*. McClelland & Stewart Ltd., Toronto, 1974. 160 p. \$3.95.

Yves Saint-Germain

Volume 28, numéro 3, décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Germain, Y. (1974). Compte rendu de [BLISS, Michael, *A Living Profit: Studies in the Social History of Canadian Business, 1883-1911*. McClelland & Stewart Ltd., Toronto, 1974. 160 p. \$3.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(3), 421–423. <https://doi.org/10.7202/303372ar>

## COMPTES RENDUS

BLISS, Michael, *A Living Profit: Studies in the Social History of Canadian Business, 1883-1911*. McClelland & Stewart Ltd., Toronto, 1974. 160 p. \$3.95.

Ma première réaction après une lecture cursive de l'ouvrage de Bliss fut de penser à un moyen peu orthodoxe de frapper l'imagination du lecteur et d'inscrire au dossier tout simplement: A LIRE. Car *A Living Profit* fera couler beaucoup d'encre. D'une densité remarquable, ce volume à l'allure inoffensive contient les germes d'une réinterprétation en profondeur de l'histoire du Canada à la fin du XIXe siècle. Dans la foire ambulante actuelle des ébats historiques et des confrontations idéologiques, l'A. vient d'ajouter un numéro d'équilibriste et un jeu de flèches hors-pair. En 144 pages, l'A. réussit un véritable tour de force en nous brossant un tableau plus que vraisemblable de la pensée sociale et économique du monde des affaires canadien de 1883 à 1914 tout en tentant de démontrer qu'il n'y a pas eu de dichotomie entre la pensée des hommes d'affaires exprimée tant dans le privé que sur la place publique.

Signe des temps, le Canada anglais serait-il frappé du mal de "l'anti-économique" à la canadienne-française tant décrié par Etienne Parent il y a plus de cent ans? Il semblerait que oui. Dans le contexte actuel, n'aborde pas le monde des affaires qui veut sans retombées et l'historien de l'économie se doit de traiter ce dernier avec des pincettes. Le sujet est un tantinet délicat et l'A. ne se fait aucune illusion là-dessus. Il protège ses arrières-gardes en prenant bien soin d'apporter toutes les nuances nécessaires car, fait-il remarquer, "it would not have been necessary to argue these points at all if this book had been about the ideas of workers, farmers, or intellectuals, groups whom most students of Canadian history do not automatically distrust." C'est alors que l'A. y va de quelques fléchettes qui ne ressemblent en rien à celles de Cupidon: "No group in society ever perfectly implements its values and ideals; all groups, even university professors, have their share of liars, cheats and cynics whose careers belie the mystique of their profession." Mais, "it would fly in the face of hard evidence, a good deal of which has been presented here, and simple common sense to describe a business community peopled only by thrifty, industrious entrepreneurs solicitous of their workingmen and customers, dedicated to the building of the Canadian nation, and genuinely alienated from a society that paid little attention to their interests. It would be ridiculously naive to accept all or most of the claims of business apologists about their situation." Ces quelques extraits laissent entrevoir la dialectique équilibrée du volume ainsi que la problématique de démystification et de réhabilitation objective du monde des affaires.

[ 421 ]

RHAF, vol. 28, no 3 (décembre 1974)

Il ne saurait être question ici de faire une critique exhaustive de l'ouvrage de Bliss et d'y reprendre tous les thèmes abordés par l'A. Ce ne serait sûrement pas rendre justice à un tel travail de déblayage. Je laisse le soin aux intéressés de se frotter quelque peu à cette variable inconnue pour la plupart des historiens et de porter leur propre jugement.

Cependant, quelques réflexions: 1) Récemment, les historiens anglo-canadiens ont fait faire des bonds de géant à l'histoire économique et à celle du monde des affaires. Il serait grandement temps que les historiens franco-québécois donnent à leur tour un coup de barre dans cette direction. Cela éviterait peut-être de répéter de génération en génération des lieux communs basés sur les écrits de quelques penseurs qui, pour reprendre l'expression de François-Albert Angers, ont eu "des idées" sur la chose économique mais n'en n'opéraient pas moins pour autant de leur tour d'ivoire, isolés de l'objet de leur recherche. C'est une vérité de La Palice que d'affirmer que l'on a beaucoup parlé du monde des affaires franco-québécois sans jamais l'étudier systématiquement. 2) Le titre d'un volume, dans la mesure du possible, doit toujours refléter le contenu. Malgré des efforts louables de la part de Bliss de pénétrer la pensée socio-économique du monde des affaires franco-québécois, nous sommes bel et bien en présence de celle des milieux d'affaires anglo-canadiens. En conséquence, le titre du volume devrait être modifié. Ayant travaillé sur le même sujet depuis bientôt quatre ans, je ne suis pas certain que l'image du monde des affaires franco-québécois présentée par Bliss soit conforme et colle de près à la réalité idéologique de cette classe sociale entre 1880 et 1914, même s'il y a des ressemblances ou concordances d'humeur fort intéressantes. 3) Le cadre de références de l'A. incitera l'historien canadien, tant francophone qu'anglophone, à élargir les horizons à la lueur de l'analyse comparative ethno-historique et de poser quelques points d'interrogation. En effet, *A Living Profit* remet beaucoup de choses en question et déborde le cadre d'analyse du monde des affaires conçu par l'A. Je crois que Michael Bliss n'a pas encore réalisé toutes les implications sous-jacentes à son exposé. Cela fourmille d'idées brillantes. Bref, l'A. laisse le lecteur aux prises avec plusieurs problèmes d'ordre historique, méthodologique, sémantique, etc. Par exemple: où trouve-t-on le clivage entre l'ultramontanisme et le système de valeurs victorien, car on a fort peu parlé de cet oublié jusqu'à maintenant? A coup d'histoire régionale, n'a-t-on pas attribué au Canada français des valeurs socio-culturelles dites "particulières" sans analyser le pendant anglo-canadien? Peut-on vraiment parler d'agriculturisme lorsque nous sommes en présence d'intérêts économiques conscients que l'agriculture était la pierre angulaire de la vie économique canadienne à la fin du XIXe siècle et qui donnait le ton aux activités d'un monde des affaires largement tributaire des hauts et des bas de ce secteur? Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que la presse du monde des affaires ait soutenu l'effort agricole. Tous les groupes sociaux ont-ils été des mordus de cette apparente dominante de la pensée canadienne-française? Chose certaine, il devient extrêmement difficile d'intégrer une telle terminologie dans une analyse du contenu de la pensée socio-économique du monde

des affaires d'avant 1914. Peut-on utiliser le terme "libéralisme économique" pour la période 1880-1914 alors, qu'à l'instar de Karl Polanyi, Bliss démontre, avec force preuves à l'appui, la lutte implacable menée par le monde des affaires de l'époque contre les bases mêmes de la théorie économique classique de l'économie de marché: "Economic liberalism was still theoretical orthodoxy, the doctrine everyone had to pay lip service to and a few held as gospel. Most businessmen were no more willing than farmers or workers to engage in a wide-open competitive struggle for economic survival, to be puppets dancing on strings held by the invisible hand."

Il est impossible, dans le présent compte rendu, de faire autre chose que d'entrebâiller la porte sur le monde sous-jacent de l'économie et de la société de l'ère victorienne canadienne. Chose certaine, *A Living Profit* deviendra très tôt un classique de l'histoire socio-économique canadienne.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

YVES SAINT-GERMAIN